



## DÉFINITION

## La résilience ?

« Ce que la résilience n'est pas, ce qu'ont veu lui faire dire »  
de Géraldine Djament-Tran, Antoine Le Blanc, Serge Lhomme, Samuel Rufat,  
Magali Reghezza-Zitt

La résilience est à “ la mode ” aussi bien parmi les scientifiques que parmi les gestionnaires et dans les instances internationales en charge de la réduction des catastrophes. Comfort et al. (2010a) parlent de “ buzzword ” et datent la consécration du terme au 11 septembre 2001 et à l'ouragan Katrina. Klein et al. (2003) montrent plutôt le lien entre la résilience et les préoccupations sur le climat.

Quoi qu'il en soit, l'omniprésence de la résilience interroge sa pertinence. En effet, l'utilisation abondante du concept, en particulier dans les sciences sociales, ne s'accompagne pas toujours d'un socle théorique solide. Le terme devient alors une sorte de mot-valise sollicité à des fins très diverses, à l'instar d'autres notions en vogue (durabilité, gouvernance, etc.) qui lui sont d'ailleurs souvent attachées (Aschan, 1998 ; Gallopin, 2006).

### Définitions multiples

Pour certains, la résilience est à la fois **un processus et un état, signifié par l'adjectif résilient**. Dire que tel système ou tel enjeu a été résilient, c'est acter *a posteriori* le fait qu'il a su se maintenir malgré un choc et dépasser la crise qui en résulte. On cherche alors à rendre compte du processus qui a conduit à cet état de résilience. La perspective est dite « diachronique » : on raisonne sur le temps long en considérant la résilience comme un processus dynamique, inscrit dans la durée, qui possède ses temporalités et ses rythmes propres.

Pour d'autres, la résilience **est une propriété, une qualité intrinsèque** à un système ou un enjeu, une capacité qui se manifeste au moment du choc mais qui est déjà présente antérieurement. On ne se concentre alors ni sur le résultat, ni sur le choc, mais sur le système ou l'enjeu. Le rapport au temps est différent : la résilience préexiste au choc, elle est un potentiel révélé par ce choc. Elle est donc d'une certaine façon achronique. De plus, si la résilience est une qualité, elle peut être innée ou acquise, mais, contrairement à l'acception précédente, elle ne dépend pas du constat *a posteriori* : on peut être résilient sans le savoir. La capacité de résilience est par ailleurs explicable par de multiples facteurs (biophysiques, sociaux ou spatiaux) et on peut, une fois qu'on les a identifiés, adopter une démarche prospective, donc opérationnelle, pour améliorer le potentiel de résilience.

Par conséquent, si les deux sens sont liés, ils ne relèvent pas de la même posture méthodologique et les implications théoriques de ces deux acceptions ne sont pas univoques.

Si la résilience relève du constat, de l'appréciation d'un tiers, il est nécessaire d'établir les critères qui permettront de dire si oui ou non le système est résilient (part du même et de l'autre, échelle de temps, etc.). Se pose alors la question de la **nature et des seuils des changements qualitatifs** qui permettent de parler (ou non) de résilience. De façon très schématique, après un choc, on peut avoir trois états : la disparition définitive, le maintien du système et la bifurcation qui correspond à un changement radical, structurel, du système. Or, il n'y a pas d'accord sur la correspondance entre le degré de transformation et l'état de résilience. Par exemple, pour certains auteurs qui s'appuient sur l'écologie, il n'y a pas d'opposition radicale entre bifurcation et résilience, la flexibilité et l'ouverture étant consubstantielles au processus de résilience (Provitolo, 2009).

Pour d'autres au contraire, la résilience signifie la stabilité, assimilée au maintien sans changement. D'autres encore entendent cette stabilité comme une **adaptation différentielle** des composantes du système, avec une transformation de certains éléments mais la persistance d'un noyau invariant, dont il reste à définir les contours. La définition qui fait de la résilience une propriété est tout aussi équivoque. L'idée de qualité intrinsèque, qui traduit l'anglais **ability, capacity ou encore capability** (Sen, 1985), se

décline en effet de plusieurs manières :

- la résilience d'un matériau comme "sa capacité d'emmagasiner de l'énergie cinétique et de se mouvoir élastiquement sous une charge sans se briser ou perdre sa forme ". Cette acception, héritée de la physique, met en avant la plasticité du matériau, qui se traduit pour les systèmes sociétaux ou les individus dans l'idée de souplesse et d'adaptation. La résilience devient alors **la capacité d'adaptation de l'enjeu**.
- la résilience **comme capacité de résistance d'un enjeu** (*withstand* ou *resist*) en anglais. Cette définition est directement liée à l'idée de perte et d'endommagement, qui renvoie elle-même aux travaux sur la vulnérabilité physique et l'impact *approach* qui se sont développés dans les sciences physiques et l'ingénierie.
- la résilience **comme capacité à se reconstruire** (*ability to recover or rebuild*). Cette idée est formalisée à partir des années 1970, le terme étant utilisé dans un sens métaphorique (Klein et al., 2003).
- la résilience comme **capacité d'un système à maintenir son intégrité** (*maintain*) et à revenir (*return*) à un état qui peut être l'état antérieur, l'état d'équilibre, la normale, lorsqu'il est soumis à une perturbation. Ce sens découle très directement de l'écologie et des travaux de C. S. Holling (1973).

### Conclusions

La résilience offre selon nous au moins trois opportunités.

Du point de vue **heuristique**, la résilience a prouvé son efficacité. Elle oblige par exemple à penser les différentes temporalités de l'avant et de l'après-crise, à combiner temps cyclique et temps linéaire. Elle pousse à prendre en compte **la mémoire de la catastrophe** en développant des comparaisons diachroniques ou bien encore à combiner, emboîter, confronter les échelles temporelles et spatiales. L'usage délibérément anachronique de la notion permet aussi de comparer les discours et les réactions des différentes sociétés confrontées aux catastrophes, de comprendre ce que penser la résilience change à leur gestion.

Du point de vue **opérationnel**, la résilience ouvre de nouvelles perspectives pour dépasser des **situations bloquées** par l'accumulation de retours d'expérience négatifs, en donnant l'espoir que d'autres solutions sont possibles et doivent être recherchées. Elle suscite pour cette raison une très forte attente des gestionnaires envers les chercheurs.

D'un point de vue **politique** enfin, la résilience **est d'abord un discours**. Elle ouvre la voie à un décentrement des pratiques et des représentations, car elle permet de reformuler des analyses et des idées anciennes qui ont été édulcorées, vidées de leur sens ou marginalisées. Elle rend notamment **audible la nécessité de dépasser enfin la logique de " risque zéro "**. La résilience aurait donc pu conduire à ouvrir un débat sur le risque acceptable par chaque société. Mais comme le concept reste **flou et élastique**, il a été investi par une profusion d'acteurs aux intérêts contradictoires, de sorte que pour l'instant, le discours de la résilience conduit plus souvent à imposer ses vues qu'à ouvrir réellement le débat.

**Lien vers la publication :** <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293/document>